
La famille et les séniors face à la *h'ouana* en transformation

Badra MOUTASSEM-MIMOUNI^(1,2)

Introduction

En Algérie, dans la famille traditionnelle, appelée « *ayla* », cohabitaient plusieurs ménages dans certains cas et dans d'autres, plusieurs familles constituaient un seul ménage (au sens des démographes : une même cuisine) regroupant parfois plusieurs générations. Cette communauté de vie familiale était appelée traditionnellement

la « *h'ouana* » ou « dar el *h'ouana* » (on peut la traduire approximativement par « la maison des proches ») où logent grands-parents, parents et petits-enfants, il peut également y avoir des collatéraux. La maison commune ou *h'ouana* reste parée de fantasmes de partage, d'empathie et de générosité où la solidarité y est essentielle.

Dans cette recherche sur les personnes âgées entre les deux rives¹, notre attention s'est orientée sur les transformations de la *ayla* ou grande famille souvent appelée dans l'Ouest algérien *h'ouana* (communauté de vie familiale regroupant plusieurs générations) et sur son devenir. Il semble qu'on soit loin de la *ayla* décrite par M. Boutefnouchet² qui regroupait les parents, leurs enfants et petits-enfants dans un même espace avec une cuisine commune et un partage des tâches sous l'œil attentif de la belle-mère et où le chef de famille était le père même quand

⁽¹⁾ Université d'Oran 2, Faculté des Sciences Sociales, département de psychologie et d'orthophonie, 31 000, Oran, Algérie.

⁽²⁾ Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle, 31 000, Oran, Algérie.

¹ Projet de recherche CRASC : « Les personnes âgées entre les deux rives, regards croisés en France et en Algérie : Approche psycho-socio-anthropologique ». Chef de projet Mostéfa Mimouni, 2014-2017.

² Boutefnouchet, M. (1980), *La famille algérienne. Évolution et caractéristiques récentes*, Alger, SNED.

ses propres fils étaient eux-mêmes parents. A. Faouzi a décrit ce type de famille comme étant un modèle basé sur l'indivision et obéissant à l'impératif de la cohésion familiale »³. La *ayla* a commencé à s'effilocheur durant la colonisation avec les dépossessions des terres et le déracinement des autochtones (qui a morcelé les familles), si bien décrit par Sayad et Bourdieu⁴. K. Kateb⁵ ajoute comme raison à ce morcellement de la famille « les conditions de vie difficile et le changement culturel ». A ces facteurs, l'on peut ajouter les effets de la guerre de libération nationale avec le décès d'un grand nombre d'adultes, ce qui a amené des femmes seules à élever les enfants, des grands-parents, ayant perdu leurs enfants, deviennent parents de leurs petits-enfants. L'exode rural et l'industrialisation, après l'indépendance, (1962) feront le reste.

Cependant, les observations réalisées dans notre entourage nous amènent à nous interroger : la *ayla* a-t-elle réellement disparu? Les jeunes seraient-ils les seuls à être intolérants au vivre ensemble, ce que nous appelons la *h'ouana* en tant que partage de l'espace de vie de la famille? Qu'est-ce qui fait fuir belles-filles et fils de la maison familiale ? Pourquoi la *h'ouana* est-elle de plus en plus perçue comme un piège, comme un espace de conflits ?

Méthodologie

Sur le plan méthodologique, nous avons suivi, sur plus d'une décennie, les transformations de deux grandes familles :

- La première famille, désignée par l'abréviation (FA), est composée de 10 enfants dont six garçons et quatre filles. Le père, ancien émigré, est retourné en Algérie après l'indépendance et n'est plus reparti en France. Tous leurs enfants sont mariés et ont, eux-mêmes, des enfants.
- La deuxième famille (FB) est composée de huit enfants dont cinq garçons et trois filles, tous mariés.

Dans les deux familles, les parents sont arrières grands-parents et ont vu leurs fils mariés partir l'un après l'autre après avoir promis, chacun à son tour, de rester avec eux. Les images de la belle-mère méchante, malfaisante et de la belle-fille ingrate et voleuse du fils, auraient-elles encore de beaux jours devant elles ? Ou existe-t-il d'autres configurations liées aux changements sociaux qui ont touché la famille ? Les besoins,

³ Adel, F. (2010), *Formation du lien conjugal et nouveaux modèles familiaux en Algérie*, Thèse de doctorat en sociologie, Oran. CRASC, 1995.

⁴ Bourdieu, P., Sayad, A. (1964), *Le déracinement*, Paris, Minuit.

⁵ Kateb, K. (2010), « Transition démographique en Algérie et marché du travail », *Confluences Méditerranée*, 72, (1), 155-172.

autant des parents que de leurs enfants, devenus eux-mêmes parents, ont-ils changé ?

Les deux familles choisies servent de toile de fond pour comprendre les transformations de la *h'ouana*, mais d'autres cas ont permis d'enrichir les observations et de multiplier les cas de figures.

Sur la base d'entretiens et d'observations durant les rencontres dans différentes occasions (aïds, décès, naissances, etc.), j'ai réuni des données qualitatives très riches qui m'ont permis, en partant de cas singuliers, d'extraire des éléments sur les rapports entre belles-filles et belles-mères, les frictions, les conflits, les accords et désaccords ainsi que les négociations et modes de résolution ou de rupture. La présentation suivante va suivre des trajectoires de belles-filles et de belles-mères.

L'objectif est de déceler les changements sociaux et psychologiques de la famille pour comprendre comment les séniors vont gérer les turbulences familiales face à leur propre désir d'engagement / désengagement de la vie familiale et les besoins ambivalents d'autonomie de leurs enfants devenus adultes. Comment s'expriment ces changements à un niveau structurel (au niveau de la famille) et à un niveau individuel (des sentiments, vécus et conceptions de la vie familiale).

Transformation de l'habitat comme indicateur des transformations des mentalités : espérances et ambivalence

Concernant la vie commune ou *h'ouana*, les changements et transformations de la famille se sont manifestés dès les années 1970. C'était la décennie de tous les espoirs. Le baby-boom bien lancé, le plein emploi, l'augmentation du prix du pétrole. L'amélioration des conditions de santé et la baisse de la mortalité encouragent les couples à procréer et à commencer à penser à l'avenir de leurs enfants. Toutes ces conditions vont amener les parents, en prévision du mariage des fils, à construire des maisons ; à travers les constructions, on commence à percevoir des transformations culturelles concernant l'habitat et le type de famille. On passe de la maison traditionnelle (*haouch*) (avec une grande cour et des pièces donnant sur cette cour, des toilettes communes, une grande cuisine) à des constructions de un ou deux étages ou plus. Cette nouvelle conception présente des espaces « sécables » : des F1 constitués d'une pièce accompagnée ou non d'une cuisine pour les uns, de véritables appartements pour les autres, selon leurs moyens et leur perception de la vie familiale. Durant les années soixante et soixante-dix du siècle dernier, il n'était pas concevable que les fils, se mariant, aillent habiter ailleurs et laissent leurs parents seuls, c'était mal vu, « *aïb* », « cela ne se fait

pas ». Généralement, au moins un des fils est désigné pour rester avec les parents. On va donc construire de grandes maisons avec des espaces ayant suffisamment de proximité pour que les fils veillent sur leurs parents et suffisamment d'autonomie pour éviter la promiscuité potentiellement conflictuelle. Mais cela n'a pas suffi à garder les enfants à proximité, puisque, actuellement, on trouve beaucoup de vieux couples habitant seuls dans de grandes maisons. Cette structure d'une famille restreinte transparait également dans les manuels scolaires comme l'a montré le travail de M. Mimouni⁶ où les grands-parents sont rarement présents dans une famille composée des parents et de deux enfants, les grands-parents, habitant souvent la campagne, viennent en visite pour quelques jours.

Dans l'étude sur la famille⁷ que nous avons réalisée à Oran, moins de vingt pour cent des ménages enquêtés vivaient avec les grands-parents. Actuellement, ce qui prévaut, c'est plutôt l'étalement de la famille. L. Addi⁸ préfère parler de « réseau familial structuré autour d'un ménage principal (en général, celui des parents) mais réparti en plusieurs lieux de résidence ».

Qu'en est-il sur le terrain ?

Toiles de fond

Tranches de vie 1

Amira est la fiancée du dernier fils (six garçons) de la première famille (FA). Elle termine ses études universitaires et se prépare au mariage. Elle assure à son fiancé qu'elle veut vivre avec ses parents et qu'elle les traitera comme ses « propres parents », « même si tu trouves un logement, je n'en veux pas » affirme-t-elle naïvement. Après le mariage, Amira affronte courageusement la famille qui fonctionne presque comme une usine : les enfants, petits-enfants se considèrent chez eux et vont et viennent à leur guise. L'aîné des fils a deux adolescents qui vivent plus chez les grands-parents que chez lui alors qu'il n'habite pas très loin de ses parents. Amira observe, s'amuse de ce mouvement

⁶ Mimouni, M. (2013), « Modèles éducatifs dans les manuels scolaires », in *Famille, éducation et changement social*, sous la direction de B. Moutassem- Mimouni, *Cahier n° 27*, CRASC.

⁷ Projet de recherche « famille, éducation et changements sociaux », CRASC (2010-2013), Chef de projet Moutassem-Mimouni, B., Sebaa, F.-Z., Mimouni, M., Mohammedi, S.-M., Medjehdi, M., Chabane, Z.

⁸ Addi, L. (2005), « Femme famille et liens sociaux », in *Famille et mutations socio-politiques, l'approche culturaliste à l'épreuve*, ouvrage collectif, Paris, MSH.

continu de départs et d'arrivées des filles, fils, brus, neveux, cousins, oncles, tantes...

Pendant les week-ends et les vacances scolaires, la maison pullule d'enfants de tous âges (ils sont souvent entre vingt et cinquante personnes) et de femmes en ébullition qui cuisinent des repas gargantuesques. Tout se passe dans la bonne humeur au milieu des piailllements des bébés, des bagarres des plus grands... Les animosités, les jalousies sont mises en veilleuses lors des fêtes et des grandes rencontres familiales et quand elles surgissent, un regard de la belle-mère cloue au pilori toute manifestation dépassant les limites consenties. Tous respectent ou craignent la matriarche. Son époux, bon enfant, détendu et souriant se contente de « faire la mule » comme il se caractérise avec humour (le marché et les achats innombrables). Ce couple assez courant en Algérie constitué d'une épouse imposante qui régenté tout, qui a une autorité incontestable et mène sa maisonnée d'une main de maître, alors que son époux est le bon samaritain : sympathique, souriant ou simplement en retrait et renvoyant à son épouse toutes les décisions embarrassantes.

Tranche de vie 2 (FB)

Nacera, mariée à l'âge de 18 ans avec le dernier des fils de la famille, vit avec son époux et ses enfants au premier étage mais partage la cuisine avec ses beaux-parents. Les autres fils, après une vie communautaire plus ou moins longue, selon la tolérance des épouses, ont fini par quitter la maison familiale.

La maison est très grande et présente un rez-de-chaussée avec plusieurs pièces occupées par les beaux-parents, d'autres pièces ont été occupées et successivement quittées par l'un ou l'autre fils, et un premier étage de plusieurs pièces aussi. Après le départ successif des autres fils, en accord avec son époux, Nacéra a décidé de rester vivre avec ses beaux-parents bien que ces derniers leur aient conseillé de partir vivre ailleurs et les ont assurés de leur « accord et bénédiction » (*serhouhoum* سرّحوم = libérés et avec *ridha*).

À travers ces cas, on voit que la vie en *h'ouana* évolue, la famille s'élargit et rétrécit au gré des événements et des conflits qui se manifestent dans la famille ou simplement d'un changement de travail, le fils déménage avec sa famille.

Nos observations ont montré que les choses ne se faisaient pas de façon insensible, mais des remous, des conflits patents ou latents, des sentiments animent ces mouvements. Quels sont les vécus du ou des fils qui restent dans la *h'ouana*, quelles sont ceux des fils qui ont déménagé,

vis-à-vis de leurs parents de plus en plus âgés et vis-à-vis du frère qui va rester avec le ou les deux parents ?

Recherche d'autonomie et ambivalence des fils

Les entretiens révèlent que les fils, bien qu'ayant quitté la maison parentale de leur plein gré, restent ambivalents pour plusieurs raisons.

Pour mieux comprendre les ambivalences, nous abordons la question de la dette symbolique qui a fait l'objet de nombreux travaux, l'on peut citer, entre autres, les travaux de G. Rubin Gabrielle⁹ de F. Hurstel, F.¹⁰ en psychanalyse, psychologie et T. Yacine¹¹ en anthropologie. Vis-à-vis des parents, la première dette c'est qu'ils donnent la vie à leurs enfants, la deuxième c'est qu'ils les élèvent et répondent à leurs besoins multiples. Cette dette donne naissance à la gratitude qui est un sentiment moral nécessaire à notre humanité. Ce sentiment nourrit notre empathie, notre capacité à aimer, à tenir compte de l'autre, à être attentif à ses sentiments et de veiller à ne pas le blesser. Évidemment, cette gratitude peut se transformer en « dette lourde et même « trop lourde » à porter et à supporter et qui peut transformer son porteur en victime « expiatoire » car il doit tout supporter de son obligé au risque de se faire martyrisé ou se martyriser soi-même, car quoi qu'il fasse, ce n'est jamais assez. Dans d'autres cas, cette dette transforme son porteur en bourreau.

Cette dette est rappelée par le social et la religion qui incite les enfants à aider leurs parents, à les protéger quand ils sont âgés ou malades ou dans le besoin ; dans le Coran, différents versets (ayates) (*Al-Baqarah* (« la vache »), sourate 17 *Al Isra*, versets 23-24¹², 1989, T. 1) et *haddith* (paroles du prophète) mettent l'accent sur l'obéissance, le respect et l'amour aux parents, un *haddith* affirme que « le paradis est sous les pieds des parents »¹³. Comment cette dette se traduit-elle sur les enfants ayant quitté leur parents et ceux qui restent avec eux par choix ou par obligation ?

⁹ Rubin, G. (2006), *La haine de la dette*, Paris, Payot.

¹⁰ Hurstel, F. (2006), « Autorité et transmission de la « dette de vie » : une fonction fondamentale des parents », in *Perspectives Psy*, Vol. 45, (1), p. 8-13.

¹¹ Yacine, T. (2013), « La Dette ou comment se défaire de la corde autour du cou », *Dette de qui, Dette de Quoi ?*, une économie anthropologique de la dette, in *Questions contemporaines /série Globalisation et sciences sociales*, p. 249-259.

¹² Cheikh Boubakeur, H. (1989), *Le Coran*, T. 1, Alger, ENAL.

¹³ http://www.hadithdujour.com/hadiths/hadith-sur-Le-paradis-est-sous-les-pieds-des-parents_1642.asp.

1. Pour celui qui reste avec les parents : *baraka* et sacrifices

Celui qui reste récolte *baraka*, aide matérielle et satisfaction du devoir accompli. Mais les choses ne sont pas aussi simples dans tous les cas. Nous verrons plus loin la complexité de cette situation.

Certains vont s'accaparer les moyens financiers (pension, biens, etc.) des parents, et considèrent cela comme une juste rétribution de « leurs sacrifices », ce n'est pas toujours exprimé de façon aussi crue, mais certains considèrent qu'ils sacrifient « leur intimité » et, de ce fait, ils ont acquis le droit de profiter des avantages et ils règlent par la même occasion le contentieux de la jalousie fraternelle : « j'ai les parents et l'argent ! ». Alors que d'autres sont dans une autre logique, « prenez tout ce que vous voulez, moi j'ai ma mère et ça me suffit ! » dit Daho dont la maman (dix enfants et trente petits-enfants) souffre de troubles mentaux.

2. Pour ceux qui ont quitté leurs parents : entre pertes et profits

La dette : malgré l'espace disponible dans la maison familiale, ils ont « délaissé » leurs parents, ce qui est réprouvé par l'entourage et par la religion, d'où la culpabilité et le sentiment de mauvaise conscience des fils partis habiter ailleurs, même si cela s'est fait avec la bénédiction des parents. Les entretiens nous ont permis de relever les points qui suscitent malaise et/ou culpabilité ainsi que les jalousies envers le frère qui a décidé de rester :

- le déficit matériel : ils jalouent celui qui reste car, même quand les parents sont peu nantis, ils offrent l'habitat¹⁴, ce qui constitue une aide non négligeable au jeune couple, ils offrent également une main-d'œuvre gratuite quand ils sont en bonne santé : la belle-mère garde les enfants, fait la cuisine et son mari peut faire les courses, les menus travaux d'entretien, etc.;

- le déficit symbolique : celui qui reste risque d'obtenir la *baraka*. De ce fait, il a toutes les chances de récupérer '*daouat el kheir*', toute la bénédiction des parents. Ce gain symbolique est loin d'être négligeable dans les deux vies : « la vie d'ici-bas », il assure aux yeux des autres une bonne réputation aux fils/filles, leur attire considération et ils réussiraient mieux, ne dit-on pas : « celui qui a la bénédiction des parents, n'a rien à craindre '*elli m'ah da'out el kheir ma ykhaf*' ? » Quant à « l'autre vie », il leur assure l'accès au paradis ;

¹⁴ Selon l'enquête sur la santé de la famille (EASF, 2002), 82,46% des séniors sont propriétaires de leur logement.

- la culpabilité : celui qui reste risque (lui ou son épouse) de maltraiter les parents, ce qui va accroître leur culpabilité d'avoir failli à leur devoir de les protéger ;

- l'argent objet de discorde : concernant cet aspect, leurs craintes sont à deux niveaux : la crainte que les parents ne soient dépouillés de leurs biens : on constate souvent qu'un des fils ou fille s'accapare la pension des parents (ou la fortune) et peut les rationner et ne pas leur donner de l'argent (pour qu'ils n'en donnent pas aux autres fils/filles ou petits-enfants). Le deuxième niveau implique le risque que celui qui reste influence ou force les parents à mettre le logement à son nom. En profitant de ces moyens supplémentaires, il peut jouir d'un reclassement et accéder à plus d'aisance à leur détriment. Une collègue me racontait que depuis la mort de son père les animosités ont augmenté entre les frères et même les sœurs. La famille constituée de huit enfants (quatre frères et quatre sœurs), tous mariés avec des salaires élevés (des universitaires et professions libérales), ayant eux-mêmes de grands enfants (adolescents). Les griefs sont liés au fait que le jeune frère vit avec la maman qui a une pension plus que confortable et « s'accapare tout l'argent » : filles et garçons lui en veulent car « ils s'inquiètent pour leur mère », alors que cette dernière ne s'en plaint pas.

Les jalousies, ambivalences et culpabilités vont être à l'origine de conduites très variées :

Stratégies d'occupation de l'espace « délaissé »

Exercer le contrôle

Cette jalousie va pousser les fils, qui sont partis habiter loin des parents, à vouloir contrôler, s'immiscer, savoir ce qui se passe et jouer les trouble-fêtes. Ceux qui n'habitent pas loin des parents vont venir aussi souvent que possible. Leurs épouses envoient leurs enfants (« voir » leurs grands-parents) à tout moment, ils passent quelques heures ou des jours, ils arrivent de façon impromptue pour les grands-parents et surtout pour la belle-fille qui cohabite avec eux. Ils dérangent toute organisation ; à la longue cela devient stressant et même usant pour cette belle-fille. Ainsi, les avantages symboliques (bénédiction, baraka) et matériels ou financiers ne sont plus suffisants pour soutenir la volonté de cette belle-fille. C'est ce qui est arrivé à Nacéra (FB) ; un jour, au bout de dix ans de cohabitation, malgré sa détermination à rester avec ses beaux-parents âgés de plus de quatre-vingt ans, à bout de patience, elle décide de quitter la *houana*. « Trop c'est trop » dira-t-elle, « eux ils vivent leur vie et viennent pourrir la mienne, ce n'est pas mes beaux-parents qui me

gênent, je les porterais sur ma tête mais supporter les mille tracas des fils, brus et petits-enfants, qui viennent me narguer en me disant : « c'est la maison de nos parents/grands-parents », et je suis quoi moi la boniche !? ». Les fils qui ont quitté la maison familiale, veulent non seulement le lien mais aussi le contrôle sur ce qui se passe dans « leur maison », « on ne va pas leur laisser notre maison, c'est aussi chez nous ! ».

Ce n'est pas que notre maison

Un autre problème s'est posé à une collègue qui a logé son fils après son mariage « en attendant qu'il fasse des économies pour payer le loyer », au bout de quelques mois, elle se rend compte que finalement ses autres enfants mariés et vivant hors de la maison familiale ne venaient pas que chez elle mais aussi chez leur frère. Cette situation devenait contraignante, ils avaient le sentiment de déranger et étaient dérangés, ce qui a amené les uns à être envahissants, alors que les autres ont réduit leurs visites au strict minimum parce qu'ils ne voulaient pas aller « chez le frère et sa femme, « je voudrais pouvoir aller, quand je veux, chez mes parents et non 'chez eux' » dira l'un de ses fils.

Contraction de la famille

La famille se contracte et se dilate en fonction des sentiments, des conflits, et des événements. Ainsi, bien que les beaux-parents de Nacéra (FB) aient prévu ce ras-le-bol et lui aient plusieurs fois dit de partir comme les autres, sa détermination à ne pas les laisser seuls était très forte, mais l'usure du temps a fini par venir à bout de sa patience.

Alors que la première belle-mère (FA) désirait fortement qu'au moins un de ses fils reste avec elle et qu'elle souffrait de leurs départs successifs, nous verrons plus loin que c'est elle qui va voir sa patience épuisée par les comportements de ces belles-filles et fils.

Dans ces deux cas (FA et FB), la famille, bien qu'éclatée, continue de fonctionner comme une *Ayla* : lors des fêtes et cérémonies (naissance, mariage, circoncision, deuil, fêtes religieuses, vacances scolaires, etc.) ce qui justifie la notion de réseau développé par L. Addi (2005). Dans sa thèse de doctorat sur « Les Hawz-s de Tlemcen – Anthropologie d'une identité locale », S. M Mohammedi (2011) constate que les familles nucléaires qui se sont constituées durant les années soixante-dix et quatre-vingt du siècle dernier, après que leurs propres enfants aient grandi et se soient mariés, se sont transformées en familles élargies ou en réseaux. La structure de la famille se transforme au gré des générations, des conditions matérielles, des liens affectifs et sociaux.

À partir de tous les cas rencontrés, nous avons établi une typologie des belles-mères et belles-filles. Cette typologie a, bien entendu, ses limites comme toute typologie, car elle vise à mettre des personnes dans un cadre étroit qui ne correspond pas toujours à la complexité des situations, des sentiments et des modes d'interactions. Mais c'est un cadre qui permet de déterminer quelques tendances sur des situations variées et complexes.

Restructuration des familles et typologies des belles-filles et belles-mères

Ces deux familles sont des familles nombreuses et sont la résultante du baby-boom des années 1960 à fin 1970. En étudiant leur évolution (à travers des questions sur : quels sont les fils qui ont vécu avec les parents, la durée de cette cohabitation, quand le ou les couples se sont autonomisés ?), on constate que ces familles se dilatent et se contractent selon les facteurs internes et externes. Les premiers fils ont quitté la maison familiale à l'approche du mariage du suivant, d'autres ont changé de ville pour le travail, alors que pour d'autres, ce sont leurs épouses qui ne supportaient plus cette vie commune, etc.

Pourtant, la famille élargie reste une sorte de fantasme souvent évoquée avec nostalgie « autrefois, la famille était réunie, avant les gens étaient solidaires, ils s'aimaient, ils ne laissaient pas leurs parents » etc. La *h'ouana* est idéalisée, la grande famille continue à remplir l'imaginaire des jeunes et moins jeunes. En réalité, les choses sont beaucoup moins idylliques. Toute situation a ses avantages et inconvénients et la *h'ouana* n'y échappe pas. Les avantages et les inconvénients sont résumés tels qu'ils apparaissent dans le discours des concernés.

Avantages et inconvénients de la cohabitation

Les avantages pour l'ensemble

Le partage des tâches

Les femmes de la famille sont très différentes. Le travail des épouses et la scolarisation des enfants réduisent les rencontres durant la semaine et font des fins de semaines et des périodes de vacances très chargées. Dans les deux familles observées, les tâches multiples, suscitées par ces réunions hebdomadaires et lors des fêtes, sont partagées par toutes. Il y a bien sûr les « flemmardes », « les tire-au-flanc », mais aussi des '*r'kiza*' au sens de piliers, celles qui font tout sans dire « *ah/aïe* » comme on dit, ce qui crée un équilibre ;

L'information et le partage de connaissances

Les belles-filles et filles viennent pour « l'ambiance », celles qui travaillent y trouvent un espace de distractions, de convivialité et de partage avec celles qui ne travaillent pas. Elles trouvent également un espace de discussion, de diffusion de l'information et de « mise à niveau » sur les nouvelles tenues, les nouveaux plats, l'éducation des enfants, les cancans, etc. ;

Espace de repos

Les filles et belles-filles viennent se reposer après leur accouchement, on y fait les cérémonies de « *berkoukès*¹⁵ », de « *tesmiya* » (nomination du nouveau-né), les circoncisions, etc. La maison familiale est un espace de reconnaissance, de légitimation et de baraka, mais aussi de repos pour la nouvelle accouchée et de réductions substantielles des frais des cérémonies (soulageant les jeunes couples).

Les inconvénients pour la belle-fille qui reste dans la maison familiale

- Le manque d'intimité peut être vécu différemment selon les couples, mais souvent, ils allèguent qu'ils ne peuvent pas faire ce qu'ils veulent (s'habiller, circuler, exprimer leurs sentiments) ;

- L'impossibilité de poser le fardeau de la responsabilité de maîtresse de maison car, même si les autres participent, celle qui reste est, quand même, la maîtresse de maison (même si elle occupe la deuxième position après la belle-mère), elle est la première responsable de façon réelle ou symbolique.

- Les difficultés d'éduquer ses enfants comme on le désire. Cet aspect a été soulevé par M. Bouhala¹⁶ dans son travail sur les « grands-parents », les parents sont placés dans une situation compliquée : ils n'osent pas dire aux grands-parents qu'ils ne sont pas d'accord et ne peuvent pas dire à leurs enfants « n'obéissez pas à vos grands-parents ». Ce qui peut créer des conflits patents ou latents ;

- La difficulté de recevoir qui on veut : en particulier les membres de la famille de la bru ne peuvent venir que lors des occasions ; en dehors de ces occasions, ils se sentent gênés et ne peuvent discuter librement

¹⁵ Le *berkoukès* est un plat qu'on prépare pour fêter la naissance d'un bébé, il s'agit de gros couscous cuit en sauce et très épicé. Ces rencontres constituent des moments privilégiés de convivialité où sont invités les membres de la famille et les proches.

¹⁶ Bouhala, M. (2016), « Être grands-parents : quelle place auprès des petits-enfants », in Journée internationale : *Des marqueurs biologiques aux marqueurs anthropologiques : les personnes âgées entre les deux rives*, CRASC, Oran, 27 novembre.

avec leur fille. Parfois, la belle-mère réproouve leur venue et peut l'exprimer de façon plus ou moins subtile ;

- Les contraintes sont également pour les grands-parents, la bru peut ne pas tolérer les va-et-vient des uns et des autres, ce qui peut peiner ou braquer ses beaux-parents.

Les observations montrent des réactions contrastées et des symptômes particuliers qui ont éveillé notre versant de psychologue et que nous appelons syndrome. En psychiatrie et psychopathologie, le syndrome est un ensemble de signes, de symptômes révélateurs d'un trouble particulier (d'un tableau clinique). Il s'agit d'un trouble car la personne sent un malaise au point de chercher des comportements et des pratiques lui permettant d'y échapper.

Le syndrome de la *h'ouana* chez la belle-fille restée avec les beaux-parents

Nous avons vu Amira (FA) arriver dans sa belle-famille qui, en dehors de quelques moments d'accalmie, grouille de monde. Au début, Amira a trouvé ce mouvement agréable, elle était nouvelle mariée, elle était chouchoutée ; ensuite, ce mouvement la sortait du face à face avec la belle-mère qu'elle ne connaissait pas beaucoup. La rencontre des autres belles-filles et belles-sœurs était distrayante. Mais, au bout de six mois, Amira commence à présenter des symptômes caractéristiques de lassitude de cette vie commune :

- un désinvestissement de la vie commune ;
- traîner au lit et se lever à des heures de plus en plus tardives ;
- entrer dans la cuisine se préparer un plateau et retourner dans sa chambre ;
- présenter des conduites de 'profilage' (nous dit sa belle-sœur) dès que les autres filles ou belles-filles étaient là, elle boude la cuisine et non les repas préparés par elles ;
- fuir vers l'extérieur : elle commence à chercher du travail et se contente le plus souvent de mettre les pieds sous la table, quand elle a fini de manger, si l'ambiance lui plaît elle reste, sinon elle va se balader ou se réfugier dans sa chambre pour regarder la télévision, téléphoner, chatter....

Ces conduites expriment une lassitude qui va croissant et qui préfigure le départ prochain. Généralement, cette conduite est perçue par l'entourage et diagnostiquée comme suit « ça y est, elle se tord (*te'ouadj, bghat ettrouh*) ce qui veut dire qu'elle a des conduites d'opposition ou de résistance qui expriment « qu'elle veut partir, avoir son logement ».

Le cas de Amira a été observé sur dix ans : des changements ont eu lieu : elle a fini au bout de deux ans par louer un appartement et y déménager. Elle va y vivre pendant deux ans. À la fin du bail, elle part vivre dans un autre logement où elle reste encore deux années environ (souvent, les baux se terminent au bout de deux ans et obligent les locataires à déménager). Entretemps, elle a eu un enfant et a trouvé un travail. Au bout de ces quatre années passées à l'extérieur de la maison familiale (le loyer coûte cher), le couple décide d'y revenir mais pas dans l'étage occupé par les parents. Le couple s'installe à l'étage au-dessus car la belle-mère, qui n'avait qu'un rêve « garder ses fils avec elle », a jeté l'éponge et leur a dit d'occuper un logement à l'étage avec cuisine autonome. Amira semble avoir trouvé la solution idoine : elle est à proximité de la *ayla*, tout en ayant un espace autonome.

En fin de compte, c'est cette plasticité des relations et la possibilité de choix qui sont recherchées. Amira participe à la *h'ouana* à l'envie, sinon elle reste chez elle mais vient pour déjeuner, ou dîner, y laisser son fils et sortir, etc. Bref, une participation à la carte : elle sélectionne les avantages et évite les inconvénients. On voit par-là, que le traitement du syndrome est possible puisque cette proximité sans promiscuité annihile les conflits, les frictions. Même la belle-mère qui, au début, voulait les garder, est soulagée de ne plus les avoir avec elle et profite, par la même occasion, pour dégager le dernier fils dont l'épouse commençait à avoir le même syndrome qui incommodait la belle-mère. Cette dernière a enfin compris que ce qui importe c'est qu'ils soient à proximité « en cas de problème mon fils est là ! ». L'inquiétude de cette mère se retrouve chez toutes les personnes âgées rencontrées.

Typologie des belles-mères

Les deux familles choisies ainsi que les observations et entretiens avec d'autres familles ont permis de dégager quelques traits très contrastés des belles-mères.

Celles qui ne conçoivent pas de vivre sans leurs enfants et petits-enfants et qui trouvent justement leur bonheur dans cette cohue. Les entretiens révèlent des peurs multiples vécues isolément ou conjointement : peur d'être seule sans aide en cas de besoin (maladie, mort). « Je veux que mon fils reste avec moi ; j'ai peur d'être seule ; j'ai peur d'être malade (moi ou mon mari) ou d'avoir un gros problème et que personne ne soit là pour m'aider ».

Cet aspect laisse entendre qu'il y a une peur plus ou moins exprimée, verbalisée. Cette émotion se situe à plusieurs niveaux :

a. le premier cas de figure : pour certaines belles-mères, c'est la peur du qu'en dira-t-on. Que vont dire les gens, cela éveille la peur d'être stigmatisée « comme un(e) stérile », ne dit-on pas « il est tout seul comme un « *tinech* » (un stérile). Ce qui porte atteinte à l'image et à l'estime de soi, à sa qualité de « bon parent » ayant fait de « bons enfants » et non des enfants ingrats.

Selon l'enquête sur la santé de la famille (EASF, 2002) qui a touché 3956 personnes âgées de 60 ans et plus dont 49,6% d'hommes et 50,4% de femmes, « La majorité des personnes veuves vivent avec leurs enfants et plus de la moitié avec leurs petits-enfants. Les mariés, par contre, vivent généralement avec leur conjoint et leurs enfants ». C'est donc les membres de la famille qui prennent en charge les personnes âgées. Ces membres de la famille sont très variés et commencent par le conjoint, les enfants et petits-enfants et vont aux neveux, nièces, cousins/cousines même éloignés. L'institution reste pour les séniors qui n'ont pas de famille, et exceptionnellement pour ceux dont la famille n'en veut pas pour des raisons multiples (il existe trente-sept¹⁷ foyers pour personnes âgées à l'échelle nationale) mais la société algérienne condamne fortement ce placement considéré comme un « abandon » et stigmatise les enfants ou proches qui se « sont déshonorés en « jetant » le membre de leur famille ». La société les juge très sévèrement ;

b. le deuxième cas de figure exprime simplement la peur de la solitude, de s'ennuyer de n'avoir personne à qui parler : une dame nous dit « je serai seule comme un oiseau sur la branche, sans personne à qui parler, avec qui partager ».

Il faut reconnaître que de plus en plus de séniors sont isolés, délaissés par leurs proches, en particulier ceux qui n'ont pas eu d'enfants. Des études (Benchaïbi M.¹⁸ ; Moutassem-Mimouni B.¹⁹) montrent que ceux qui sont dans des foyers pour personnes âgées sont essentiellement des célibataires, des veufs ou divorcés sans enfants. A la radio (El Bahia, février 2017), lors d'un entretien, la psychologue (membre de la cellule de proximité d'Oran de la Direction de l'Action Sociale-DAS) parlait d'une centaine de personnes isolées à Oran et « même des centaines

¹⁷ Le ministère de la solidarité nationale, de la famille et de la condition de la femme dispose d'un réseau institutionnel composé de 37 établissements répartis sur 30 wilayas. (<http://www.msnfcf.gov.dz/fr/>).

¹⁸ ابن شعبي، محمد (2010)، دراسة مونوغرافية لمؤسسة خاصة برعاية الأشخاص المسنين : ملجأ الحاج مصطفى العشعاشي بمنطقة تلمسان نموذجا، مذكرة ماجستير، جامعة تلمسان.

¹⁹ Moutassem-Mimouni, B. (2013), « Les personnes âgées en Algérie et au Maghreb : enjeux de leur prise en charge » in *Insaniyat* n° 59, Oran, Centre de recherche en anthropologie sociale et culturelle, janvier- mars, p. 11-32.

hommes et femmes » qui sont suivies par la cellule, soutenues financièrement et psychologiquement. Ce phénomène n'est pas particulier à l'Algérie, une étude montre qu'aux USA, le nombre de personnes âgées isolées a doublé en trente ans²⁰.

Cette crainte est souvent justifiée et le désir de retenir les enfants vise à prévenir le danger de l'esseulement qui constitue un facteur d'accélération de la décrépitude. Le même auteur (Dhruv Khullar, 2016) souligne que « [...] Les personnes ayant moins de connexions sociales ont tendance à avoir des habitudes de sommeil perturbées, un système immunitaire altéré, plus d'inflammation et des niveaux plus élevés d'hormones du stress ». D'autres études ont montré que ces hormones du stress (le cortisol surtout) sont dangereuses pour l'équilibre biologique et psychique des personnes et sont responsables de l'atrophie des os et de la destruction des cellules nerveuses²¹.

c. Le troisième cas de figure exprime la peur de l'abandon. C'est le cas de cette dame de quatre-vingt-quatre ans qui a tellement peur de rester seule qu'elle ne veut plus aller chez ses autres enfants car leurs épouses travaillent. Elle préfère rester avec son frère dont la femme ne travaille pas, il y a donc toujours une présence. Derrière ces peurs se cachent souvent la crainte de mourir seule, de n'avoir personne à côté de soi.

On retrouve souvent en arrière-plan la peur de mourir seul(e) : « j'ai peur de pourrir avant qu'on retrouve mon cadavre ».

Ambivalence et désir d'autonomie chez les séniors

Il y a les belles-mères qui n'ont qu'une envie, c'est que leurs enfants vivent ailleurs : la préservation de son espace « je ne veux pas d'eux dans mon espace, ils m'empêchent de penser, ils m'empêchent de me reposer, je ne me sens plus chez moi », souvent il s'agit de femmes jeunes (entre cinquante et soixante ans) et qui n'ont pas envie de chambouler leurs habitudes avec « une étrangère » à la maison.

a. - Celles qui voulaient garder le jeune couple, mais ont été échaudées ou ont changé d'avis : Fadia quinquagénaire vient de marier son fils qui s'est installé chez elle. Elle était d'accord et faisait des efforts pour partager son espace. Elle travaille, la belle-fille est gentille, fait la cuisine et le ménage sans rechigner. Un jour, revenant du travail, Fadia

²⁰ Dhruv, Kh. (2016), « L'isolement social en forte augmentation : quelles pistes de solutions ? » in <http://www.psychomedia.qc.ca/psychologie/2016-12-23/isolement-social>

²¹ Bader, J.-M. (1991), « Le stress met les neurones à mort », *Science. et Vie*, N° 889, oct. 1991,

trouve la décoration transformée... Elle a du mal à reconnaître sa maison. Sa belle-fille lui montre toute heureuse le nouveau décor. Elle comprend que la jeune femme a voulu lui faire plaisir et c'est aussi sa façon de s'approprier l'espace. « Je n'étais plus chez moi ! Elle ne m'a pas demandé mon avis ! ». Du coup, les choses ont changé, ce qu'elle considérait comme de petits tracés devinrent de vrais problèmes. Puis, plusieurs comportements vont l'agacer. Elle réfléchit longuement et décida de les aider à déménager. «Je ne veux pas que la vie commune creuse un fossé entre mon fils et moi, je préfère payer (le loyer à son fils) pour sauver ma santé mentale et ma relation avec mon fils et ma belle-fille ».

Partager l'espace avec quelqu'un n'est pas une simple occupation de sol, mais c'est une appropriation, une extension de son schéma corporel et de son moi. Le schéma corporel s'étend aux espaces qui sont investis. Ma maison, ce n'est pas que des murs et un sol, ma maison, c'est là que j'ai eu mes joies et mes peines, c'est ce coin que je préfère, c'est là que je me sens en sécurité. En psychologie, il est souvent demandé aux enfants de dessiner une maison et c'est l'interprétation du dessin qui nous montre les points de force et de faiblesse de la personnalité de l'enfant. Une maison stable et équilibrée exprime un sentiment de stabilité et de sécurité, pour Cuynet & Mariage²² (2001) : « notre habitat s'offre comme la projection externe d'un moi-peau périphérique qui réceptionne, comme une éponge, les angoisses archaïques de notre fond psychologique ».

La cohabitation éveille la crainte des conflits et des risques de rupture des relations : Karima 65 ans affirme tout comme Fadia : « Je préfère les gagner en les éloignant que les perdre en les gardant ; depuis qu'ils sont partis, nos rapports sont apaisés, notre affection mutuelle moins trouble... » Dira-t-elle.

Ce type de réactions se rencontre particulièrement chez des femmes ayant une grande maturité affective, disposant d'une autonomie physique et psychique et d'une capacité d'être seule avec ou sans époux. Parfois, ce sont les époux qui imposent le départ du fils et de sa femme.

b. Empathie envers fils et belle-fille : celles qui ont pris conscience que garder leur belle-fille c'est la priver de son autonomie ; Najiba dira : « j'ai vécu un calvaire avec ma belle-mère, je ne veux pas imposer cela à mon fils et à sa femme. »

c. Une individuation tardive mais salutaire : une évolution inattendue : comme nous l'avons dit plus haut, la mère de la première

²² Cuynet, P., Mariage, A. (2001), « La maison et le corps. Image du corps et habitat », *Perspectives psychiatriques*, Vol. 40, N° 5, déc. 2001, p. 364-370.

famille (FA) voulait à tout prix que ses fils mariés habitent avec elle. Elle faisait des dépressions discrètes mais réelles dès que la maison se vidait. Au cours du temps, elle s'est transformée et a changé de position au point de pousser un cri de soulagement au départ de la dernière belle-fille « enfin l'indépendance ! » (*istiklal*), elle s'est rendue compte que la cohabitation n'était pas bénéfique. Cette femme, qui a passé toute sa vie dans les grossesses, les naissances, les circoncisions, etc., a découvert à soixante-dix ans, qu'il était possible d'avoir une vie à soi, sans les enfants. Elle s'est inscrite aux cours d'alphabétisation et là, elle a découvert un monde différent où elle apprend à écrire, lire des sourates du Coran, elle acquiert une culture religieuse et spirituelle. La spiritualité occupe une grande place dans les préoccupations des personnes âgées avec lesquelles nous avons fait des entretiens²³. Et la cerise sur le gâteau, c'est que cette dame a découvert un autre mode de socialiser : elle s'est faite des « copines » qui s'inquiètent pour elle, qui viennent la voir quand elle est malade. Même à plus de soixante-dix ans, une individualité peut émerger.

Constats et discussion des résultats

L'ambivalence face à la *h'ouana* peut être expliquée par plusieurs facteurs essentiels :

1. Le besoin de garder ses enfants à proximité : beaucoup de femmes n'ont pas eu d'autres perspectives que leurs enfants auxquels elles ont consacré leur vie. D'un autre côté, le besoin de garder le contrôle : les femmes algériennes (comme toute femme méditerranéenne), éduquées au contrôle de tout ce qui concerne leur famille, ont du mal à lâcher prise. Quand elles acceptent l'éloignement, certaines n'en continuent pas moins de tirer les ficelles et de contrôler à distance. Ce cas montre combien certaines belles-mères peuvent être dures envers leurs belles-filles, comme l'a si bien décrit C. Lacoste-Dujardin dans son livre « les mères contre les femmes » (1985) et S. Bouziane (2010) dans sa recherche sur le divorce, note que les personnes interviewées, qui avaient divorcé ou étaient en cours de divorce, dénonçaient l'immixtion de la belle-mère dans la vie du couple. Même quand le couple avait un logement autonome, la belle-mère venait comme elle voulait et imposait ses décisions.

²³ Moutassem-Mimouni, B. (2011), « Bien vieillir au Maghreb », Colloque international : *Les âges de la vie et le bien-être : des modèles possibles ?*, organisé par CPER 10 LLSHS le 19 et 20 mai, Croisic (Nantes- France).

2. Se séparer de ses enfants nécessite de réorganiser et de recentrer sa vie sur d'autres intérêts, « que ferai-je de tout ce temps ? se demande un des personnages du beau film « Indian Palace » de John Madden, sorti en 2012 et qui pose justement le problème des personnes âgées après la retraite, le départ des enfants, le divorce, etc. En Algérie, beaucoup de grand-mères font la baby-sitter pour leurs petits-enfants.

3. Les changements dans les rapports d'autorité : la belle-mère inquisitrice qui est dans la toute-puissance a encore de beaux-jours devant elle, mais pour une minorité seulement. Elle est de moins en moins dominante. L'espérance de vie se prolongeant, les femmes vieillissent souvent bien et ont d'autres occupations, d'autres activités et vivent parfois la proximité des belles-filles comme plus gênante que nécessaire. Les belles-filles, de leur côté, sont beaucoup moins obéissantes et soumises au pouvoir de la belle-famille, elles se défendent et s'imposent.

4. Les changements dans les représentations de la vieillesse : on avait tendance à considérer que quand on est vieux tout s'arrête. C'est fini le vieux ou vieille qui « attend la mort ! » Ces « nouveaux vieux » ont des potentialités souvent très appréciables ; en plus, ils savent qu'ils peuvent avoir trente ou quarante ans à vivre, leur horizon temporel s'élargit et leurs projections vont vers des activités nouvelles. Beaucoup de séniors disent vivement la retraite pour faire ce qu'ils veulent. A. Belarbi²⁴, dans sa thèse sur les retraités de l'Éducation Nationale, constate que la grande majorité des retraités s'orientent vers des activités agricoles (beaucoup ont de petits lopins), vers le commerce ou l'enseignement dans le privé. Ceux qui préfèrent se « reposer », se consacrent à des pratiques religieuses et spirituelles le Dhikr (répétition psalmodie des noms de Dieu), l'apprentissage du Coran, le pèlerinage à la Mecque. Les femmes, en plus de ces pratiques religieuses, se consacrent à leurs petits-enfants ou vont créer de nouvelles activités dans le privé.

Le changement de regard autant sur la vieillesse que sur le vivre ensemble n'est pas l'apanage des jeunes et semble partagé par les séniors. La dame (FA) s'est transformée en dix ans et nous avons progressivement constaté chez elle une distanciation vis-à-vis de ses enfants et une autonomisation par l'accès à l'individuation et la sortie d'un moi

²⁴ Moutassem-Mimouni, B. (2011), « Bien vieillir au Maghreb », Colloque international : *Les âges de la vie et le bien-être : des modèles possibles ?*, organisé par CPER 10 LLSHS le 19 et 20 mai, Nantes- France, Croisic.

anaclitique au sens de R. A. Spitz²⁵ vers un moi qui a ses propres besoins et la jouissance d'un autre mode de socialité « hors famille ».

Pour recréer l'atmosphère de la *h'ouana*, chez Kamla (70 ans qui travaille encore) une ou deux fois par mois toute la famille est réunie. La maison grouille de monde. Les parents, heureux de tant de mouvement, savourent leur bonheur d'avoir une telle famille. Après le départ de tous, les grands-parents jouissent du calme retrouvé « ouf ! » on a vraiment bien fait de les laisser habiter ailleurs » ! M. P. Anseaume et coll.²⁶(2015) qualifient les petits-enfants de "chicoufs" (« chic, ils arrivent, ouf ils partent ! »). Ce néologisme exprime parfaitement le sentiment des grands-parents envers leurs petits-enfants.

Conclusion

La société algérienne puise dans ses traditions des moyens de maintien et de régression (besoin de contrôle, de puissance, de pression qui attisent conflits et affrontements parfois destructeurs entre belle-mère/belle-fille) et de changements qui font que les rapports se transforment, sont plus apaisés. La mise à distance entre parents et enfants mariés n'est pas forcément distanciation affective, mais c'est une autre façon de garder des liens d'attachements forts. Une trop grande proximité n'implique pas forcément des liens affectifs profonds, mais peut cacher des animosités et des colères rentrées.

La *h'ouana* se transforme, elle se contracte et se dilate et des compromis sont trouvés pour soutenir les parents et les accompagner que ce soit à distance ou à proximité. La famille rétrécit certes, mais elle n'en garde pas moins les valeurs de la *ayla* et de la *h'ouana* qui est présente. Le changement social est plus subtil et plus soft que ne le supposent les nostalgiques de la tradition.

En perspective, une autre problématique nous semble d'actualité : il s'agit des couples qui ont laissé leurs enfants suivre des études à l'étranger où ils se sont installés. Ces couples se retrouvent parfois totalement seuls et cette solitude peut être renforcée après le décès du conjoint ou le divorce. Cette population n'est pas aussi marginale qu'on peut l'imaginer et mérite un travail de recherche pour comprendre leur

²⁵ Spitz, R.-A. (1958), *Le Non et le oui. La genèse de la communication humaine*, Paris PUF, 1978.

²⁶ Anseaume, E., Thuillier, M., Anseaume M.-P. (2015), *Guide de survie des jeunes grands-parents : (Parce que vous pensiez pouvoir vous la couler douce maintenant ?)*, Paris, éd., Stock.

état d'esprit, les aménagements qu'ils ont effectués pour vivre « seuls » et pour maintenir les liens avec leurs enfants et petits-enfants.

Bibliographie

Actes du colloque international de Meknès (MAROC, 17–19 mars 2011) coordonnés par William Molmy, Muriel Sajoux, Laurent Nowik et publiés dans la collection Les Numériques du CEPED.

Addi, L. (2005), « Femme famille et liens sociaux », in *Famille et mutations socio-politiques, l'approche culturaliste à l'épreuve*, Ouvrage collectif, Paris, MSH.

Adel, F. (2010), *Formation du lien conjugal et nouveaux modèles familiaux en Algérie*, Thèse de doctorat en sociologie, Oran, CRASC, 1995.

Anseaume E., Thuillier M., Anseaume, M.-P. (2015), *Guide de survie des jeunes grands-parents: (Parce que vous pensiez pouvoir vous la couler douce maintenant ?)*, éd. Stock.

Bouhala, M. (2016), « Être grands-parents : quelle place auprès des petits-enfants », in journée internationale : *Des marqueurs biologiques aux marqueurs anthropologiques : les personnes âgées entre les deux rives*, CRASC, Oran, 27 novembre.

Bader, J.-M. (1991), « Le stress met les neurones à mort », *science et vie*, oct. 1991, N° 889.

Bouaziz, K. (2016), « Conditions de vie et santé des personnes âgées en Algérie », in <http://www.cepel.org/cdrom/meknes/spip51f5.html?article29>

Bourdieu, P., Sayad, A. (1964), *Le déracinement*, Paris, Minuit.

Boutefnouchet, M. (1980), *La famille algérienne. Évolution et caractéristiques récentes*, Alger, SNED.

Bouziane, S. (2010), *Rupture du lien conjugal et structure familiale*, U, Oran, (non pub.)

Cuynet, P., Mariage A. (2001), « La maison et le corps. Image du corps et habitat », *Perspectives psychiatriques*, Vol. 40, N° 5, déc. 2001.

Démographie algérienne, (2015), N° 740.

Démographie algérienne, ONS, (2010), N° 575.

Dhruv, Kh. (2016), « L'isolement social en forte augmentation : quelles pistes de solutions ? » in <http://www.psychomedia.qc.ca/psychologie/2016-12-23/isolement-social>

Hurstel, F. (2006), « Autorité et transmission de la « dette de vie » : une fonction fondamentale des parents », *Perspectives Psy*, Vol. 45, (1).

Kateb, K. (2010), « Transition démographique en Algérie et marché du travail », *Confluences Méditerranée*, Vol.72, (1).

Klein, M., Rivière, J. (1999), *L'amour et la Haine*, Paris, Larousse.

- Lacoste-Dujardin, C. (1985), *Les mères contre les femmes*, La Découverte.
- Mimouni, M. (2013), « Modèles éducatifs dans les manuels scolaires », in *Famille, éducation et changement social*, Sous la direction de B. Moutassem-Mimouni, Cahier N° 27, CRASC.
- Mohammedi S.-M. (2011), *Les hawz-s de Tlemcen -anthropologie d'une identité locale*, thèse de doctorat en sociologie, université d'Oran.
- Mohammedi, S.-M. (2013), « Changement social et famille en Algérie », in *Famille, éducation et changement social*, Sous la direction de. Moutassem-Mimouni, B., Cahier N° 27, CRASC.
- Moutassem-Mimouni, B. (2013), « Les personnes âgées en Algérie et au Maghreb : enjeux de leur prise en charge » *Insaniyat* n° 59, Oran, Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle, janvier- mars.
- Moutassem-Mimouni, B. (2011), « Bien vieillir au Maghreb », Colloque international : *Les âges de la vie et le bien-être : des modèles possibles ?*, Organisé par CPER 10 LLSHS le 19 et 20 mai, Nantes- France, Croisic
- Rapport CNES, (2000), « Le regard sur l'exclusion sociale : le cas des personnes âgées et de l'enfance privée de famille », CNES, 17^{ème} session plénière. 2000. Bulletin officiel N° 11.
- Rapport ONS (2007), « Suivi de la situation des enfants et des femmes. Enquête nationale à indicateurs multiples MICS 3 », 2006. Ministère de la Santé/ UNICEF/ONS.
- Rubin, G. (2006), *La haine de la dette*, Paris, Payot.
- Spitz, R.-A. (1958), *Le non et le oui. La genèse de la communication humaine*. Paris, PUF, 1978.
- Yacine, T. (2013), « La Dette ou comment se défaire de la corde autour du cou », *Dette de qui, Dette de Quoi ?, une économie anthropologique de la dette*, in Questions contemporaines /série Globalisation et sciences sociales.
- بلعربي، عبد القادر (2017)، الشيخوخة والتقاعد لدى عمال التريبية – الزمن المعاش حسب الجندر : دراسة انتروبولوجية بمنطقة عمي موسى ولاية غليزان، دكتوراه جامعة وهران 2016-2017
- ابن شعبي، محمد (2010)، دراسة مونوغرافية لمؤسسة خاصة برعاية الأشخاص المسنين : ملجأ الحاج مصطفى العشايشي بمنطقة تلمسان نموذجاً، مذكرة ماجستير، جامعة تلمسان.